

P O L A R

Catherine Bessonart



Et si Notre-Dame la nuit...

La première enquête de Chrétien Bompard

ET SI NOTRE-DAME LA NUIT...

Collection *L'Aube noire*
dirigée par Marion Hennebert

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

© Éditions de l'Aube, 2013
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0727-9

Catherine Bessonart

Et si Notre-Dame la nuit...

roman

éditions de l'aube

À Christine.

« Mon système d'équilibre
consistait en une amputation de ma
personnalité par légitime défense. »
Boris Cyrulnik

Les doigts engourdis, Thomas essayait de peindre. Il se disait bien qu'il pourrait faire la même chose dans sa chambre, devant une carte postale représentant Notre-Dame, le style photographique qu'il avait choisi de donner à sa peinture lui offrait ce genre de possibilité, mais il avait du mal à se passer de l'avis des passants. C'était une sorte de drogue, un début de reconnaissance. Il admettait volontiers avoir besoin de ce regard pas toujours bienveillant, jamais hostile, de ceux qui ne fréquentent ni les galeries, ni les musées, mais qui s'attardent naturellement sur les trottoirs et ne sont pas avares de commentaires.

Pour l'heure, le trottoir était désert. Personne n'avait osé affronter ce premier jour de froid. L'été s'était étiré, impudique, jusqu'à cette fin d'octobre et s'était enfin décidé, brusquement, à laisser la place à un hiver qui semblait prêt à occuper le terrain, s'octroyant le droit de se passer de transition. Il rangea ses pinceaux dans son plumier sur lequel l'enfant qu'il avait été et auquel il était resté fidèle avait gravé des prénoms de filles. Il classa ses gouaches par ordre de préférence des couleurs. Ça commençait toujours par le vert, il adorait le vert, la suite était variable, selon l'humeur du jour. Il fourra tout son attirail dans un sac en grosse toile qu'il venait de trouver aux puces en pensant à la petite Claudine, de deux ans son aînée, qui avait été son premier émoi sexuel et dont le nom occupait une place de choix sur

le plumier pubère. Il caressa sa besace et jeta un dernier coup d'œil à Notre-Dame avant de disparaître rue de la Colombe. Il aurait adoré qu'une foule anonyme lui souhaitât une douce nuit mais de toute évidence les rares silhouettes qu'il croisait ne le remarquaient pas. Ce genre de réconfort viendrait sans doute avec le temps. Il ne devait pas être trop pressé : après tout, il n'était dans ce quartier que depuis quelques semaines et il avait beau travailler avec soin tout ce qui était rituel dans sa vie et accorder une importance maniaque aux habitudes, il n'avait jamais que vingt-neuf ans, dix mois et deux semaines. Non, il ne fallait pas être trop pressé !

Dans l'ascenseur qui le menait au quatrième étage d'un immeuble à peine bourgeois où il habitait dans un studio sans charme, il se prit à rêver à cette chambre de bonne dans laquelle il aurait dû vivre et qui lui aurait conféré le statut d'artiste maudit qui l'avait tant fait divaguer durant toute son adolescence. S'il n'en avait pas l'aura, il en avait pourtant les revenus. La bouilloire sifflait dans le coin cuisine, Thomas décachetait l'enveloppe, qu'il connaissait par cœur pour recevoir la même tous les vingt-huit du mois. Sa tante Noémie avait la générosité parcimonieuse. Trois cent cinquante euros. Elle avait fixé le montant, il avait choisi la date.

Une tasse de thé à la main, il observait comme s'il les découvrait les photos de Notre-Dame qu'il avait punaisées sur tous les murs. Il y en avait partout. Notre-Dame sous tous les angles. Il se perdait dans les gros plans, prenait du recul avec les plans d'ensemble, retrouvait sa dimension d'humain avec les plans larges. Il fallait qu'il possédât bien son objet pour pouvoir le retranscrire sans hésitation, sans l'appauvrir du moindre état d'âme. Sur l'écran de sa télévision, un plan fixe de la cathédrale bégayait. Depuis le jour où il avait signé le contrat avec l'éditeur de reproductions des monuments de Paris, il avait acheté un lecteur de DVD

et une série de films dans lesquels la cathédrale figurait au casting. Un arrêt sur image lui rendait la vedette dans *Notre-Dame de Paris*.

Il endossa le chèque de sa tante Noémie et se dit que c'était sans doute le dernier.

Quand il éteignit la lumière, Notre-Dame, sur l'écran de télévision, éclairait faiblement la pièce. Il était trop fatigué pour se relever. Il se tourna de l'autre côté et s'endormit.

*

Le bruit insolite de la scie à pierre résonnait dans la nuit. Trop bruyant ! Un grincement de lime lui succéda bientôt, plus sourd. Suspendus des mètres au-dessus du sol, des hommes s'affairaient. Si les acrobates semblaient experts, le cirque était inhabituel. Un dernier bateau-mouche balayait la scène d'un projecteur inopportun. Les artistes, figés par ce succès soudain, attendaient avec impatience de retomber dans l'oubli. L'embarcation parisienne s'éloigna. Sur le haut des tours, les ombres chinoises orphelines finissaient leur travail. Méthodiques, les hommes mutilaient les statues. La musique de la lime était devenue presque harmonieuse. Plus loin, à l'abri des regards, un homme s'intéressait à eux.

Sur le parvis, un aveugle passait avec son chien. L'homme aimait bien sortir la nuit malgré la réprobation de son entourage qui trouvait l'exercice périlleux. Lui, au contraire, se sentait réconforté par cette heure tardive qui banalisait sa cécité. Affranchi de sa canne, il gambadait sur les quais, trottinait dans les ruelles et faisait la pige au temps en jouant à une marelle imaginaire dans les cours des vieux immeubles parisiens. Il avait le plan de Paris dans les jambes. Là seulement il était libre. Même Aristote, son chien, respectait cette juvénile indépendance que la nuit restituait à son maître. En retrait, l'animal suivait l'aveugle.

Quand le bruit s'arrêta, l'homme leva la tête. Rattrapé par cet ancien réflexe de voyant, l'aveugle n'osa pas rebaisser la tête tout de suite. Chaque fois que son corps le trahissait, il se sentait humilié. Alors il en profita pour imaginer les étoiles. Non loin de lui, Aristote, plein de compassion, en fit autant. Un gémissement lui échappa. Sourd à la sollicitude de l'animal, l'aveugle reprit sa marche, dépité. Le chien, qui lui avait laissé prendre de l'avance, finit par le rattraper.

Sur l'échafaudage, deux silhouettes qui s'étaient détachées du groupe regardaient l'homme et l'animal s'éloigner.

L'homme qui les espionnait actionna la molette des jumelles mais le zoom était à son comble. Il devrait se contenter de ce que la technique lui livrait.

Les deux monte-en-l'air avaient terminé leur travail.

— T'es sûr qu'on a bien fait de le laisser partir ?

— Range ça !

L'homme referma son cran d'arrêt.

— Il a rien vu !

— Comment tu sais ?

— Il a rien vu, je te dis ! Il est aveugle !

L'homme lança un regard dubitatif à son complice, mais n'eut pas le temps de mener plus loin sa réflexion.

— Allez, faut pas traîner ici !

Non loin de là, dans un salon plongé dans la pénombre, une main posa sur un guéridon 1930 une élégante paire de jumelles.

*

Thomas se réveilla fatigué avec cette impression désagréable de ne pas avoir dormi. Une mauvaise humeur grandissante le taraudait. Il lutta de toutes ses forces pour arracher au plus profond de son être une pensée positive. Sa mère carburait à la PPP (pensée positive permanente)

mais ce n'était pas génétique. Lui, il était plutôt dépressif ces derniers temps et ce genre d'exercice lui demandait beaucoup d'efforts. Bredouille, il s'extirpa du lit pour aller éteindre la télé qui s'était lassée du plan fixe sur Notre-Dame et balançait une de ces émissions matinales qui, entre deux flashes d'info sinistres, distille une bonne humeur sucrée à coup de recettes de cuisine, de prévisions météo et d'horoscope.

Thomas hésitait entre un petit déjeuner et une douche. Il ne prit ni l'un ni l'autre.

Une fois dehors, il se sentit mieux. Il faisait toujours aussi froid, mais l'effet de surprise avait disparu. Ces derniers jours, il s'était perdu dans une série de grasses matinées accidentelles qui lui avaient presque fait oublier qu'il était du matin. Mais là, dans cet entre-deux mal défini, il se retrouvait dans son élément.

Il ouvrit son plumier avec détermination.

Le corps de la femme reposait dans une position naturelle, sur le côté, comme après l'amour. Il aurait voulu le mettre plus en valeur. Mais il n'avait pas le temps. Il devait se résoudre à l'abandonner. Il était loin de la perfection qu'il s'était fixé d'approcher. Il savait qu'il pouvait faire mieux.

Mais il y avait ces bruits de pas...

Agacé, le commissaire Chrétien Bompard referma son porte-cigarette. Il aurait dû le laisser chez lui. Il avait hésité, longuement. Il avait même rouvert la porte de son appartement pour aller le chercher alors qu'il avait décidé, quelques minutes auparavant, de le laisser sur sa table de nuit. Il aimait bien cet objet. Il s'y était habitué. Il fumait depuis vingt-huit ans et il avait cette espèce de boîte en faux croco, tantôt dans la poche de sa veste, tantôt sur son bureau, depuis bientôt vingt-cinq ans. Mais aujourd'hui, sa décision était prise, il arrêterait de fumer. Il était huit heures du matin, et alors qu'il ne fumait jamais avant onze heures sauf coup dur, il avait déjà ouvert son porte-cigarette une dizaine de fois. Cette attitude l'étonna.

Il avait déclaré qu'il arrêterait de fumer dès que Mathilde lui ferait un enfant. Mais le ventre de Mathilde était resté stérile et ses poumons à lui s'étaient progressivement encrassés. Depuis, sa femme était devenue son ex-femme et il se demanda soudain s'il n'y avait pas là un lien de cause à effet. Leur relation, après une étape douloureuse, s'était stabilisée dans une douceur mâtinée de sensualité. Il aurait certainement l'occasion d'aborder le sujet avec Mathilde. Il tripota à nouveau son porte-cigarette. Il se sentait anxieux. Ça ne pouvait pas être dû au manque de nicotine puisque d'habitude, à cette heure-ci, il n'avait pas allumé sa première cigarette. Il se raccrochait à ce principe qu'il estimait quasiment scientifique.

« À moins que ce soit purement psychologique. »

La décision même d'arrêter de fumer suffirait à le mettre dans un état d'anxiété inhabituel. Il abandonna cette direction, qu'il trouvait peu satisfaisante. Il y avait bien une autre piste, une explication totalement irrationnelle : chaque grande affaire à laquelle il avait dû faire face durant sa carrière de flic avait été précédée d'un grand moment d'angoisse. Il n'avait pas fait le lien tout de suite, mais, au fil des ans, il avait dû se rendre à l'évidence, il était dans une sorte d'état prémonitoire, une intuition mal contrôlée d'un danger à venir. Il n'avait jamais osé parler à quiconque de cette espèce d'aptitude qu'il avait à pressentir les catastrophes.

Son portable sonna. Dans l'immédiat, le cataclysme était plutôt un instant de bonheur, Mathilde l'appelait.

Thomas détestait cet endroit. Il s'était laissé guider à travers les couloirs par une silhouette morne qui lui avait demandé de patienter devant cette porte. Personne n'avait l'air très pressé d'écouter ce qu'il avait à dire. Dehors, à quelques mètres de là, un maniaque avait étêté une dizaine de statues, il disait dix mais il n'avait pas pris le temps de compter. À peine avait-il réalisé l'horreur qu'il avait remballé tout son barda, sans s'accorder le temps de classer les couleurs, et s'était précipité au commissariat le plus proche où chacun semblait inconscient du drame qui se jouait. Qu'est-ce qui pouvait être plus urgent que le massacre des statues de Notre-Dame ? Qu'avaient donc à faire de si important tous ces fonctionnaires ? Qu'est-ce qui les empêchait de courir toute affaire cessante derrière les vandales ? Thomas comprit que sa pensée n'était pas juste : des vandales auraient jeté les têtes au pied de la cathédrale ou les auraient utilisées comme projectiles pour exploser quelques vitrines. Non ! C'était sans doute là le geste d'un amateur d'art. Il se redressa sur sa chaise, l'air de dire « chapeau ! », et s'affaissa aussitôt, dévoré par l'envie et la culpabilité, en imaginant les têtes des statues trôner sur la cheminée qu'il n'avait pas.

Il se frictionna la nuque, qu'il avait particulièrement raide, ce qui permettrait à sa mère de dire qu'il somatisait. Pour ne pas lui donner raison tout de suite, il préféra s'attarder sur une supposée mauvaise position nocturne et se promit

de vérifier l'état du matelas. Il passa ses doigts une nouvelle fois sur son cou qui durcissait de minute en minute. Il n'y avait pas de doute, un torticolis s'annonçait.

Assis sur sa chaise, il sentit poindre un souvenir lointain. Aussitôt il organisa la résistance, il essaya de faire diversion, mais rien à faire, le travail de l'association d'idées était en route.

Il avait donc quinze ans et, sur une mobylette fraîchement volée, fendait la circulation, sans aucune retenue et sans casque, pour aller rendre visite à sa nouvelle fixation, son professeur de français qui avait un vocabulaire imagé, une poitrine généreuse et un sourire de salope. Le sourire de salope, il ne voyait pas très bien à l'époque ce que cela voulait dire, c'était son copain Franck qui le lui avait fait remarquer d'un air entendu. Thomas n'avait pas osé poser de question, mais il avait noté ce je-ne-sais-quoi qu'il aimait bien dans le sourire de mademoiselle Lacombe.

Les deux représentants de l'ordre qui venaient de le sommer de s'arrêter et de descendre du véhicule ne semblaient pas très bien disposés à son égard. Le plus petit, un teigneux moustachu, semblait d'ailleurs mal disposé en général. Il eut beau leur expliquer qu'un cousin lui avait prêté sa mobylette, qu'il ne portait pas de casque, certes, mais que c'était bien la première et la dernière fois, il se retrouva au poste de police. Assis sur une chaise, entouré de grands gaillards décidés à lui faire regretter son incartade, Thomas avait l'air penaud. Et quand sa mère arriva, vêtue de noir telle une veuve sicilienne et aguichante, il devint sur-le-champ un adepte de l'auto-stop. Mais c'était trop tard, elle était là. S'il ne se souvenait plus des détails, la honte lui avait neutralisé les neurones, il avait clairement à l'esprit leur sortie triomphante du poste de police. Tout le commissariat était en émoi devant cette belle femme qui était venue arracher son fils aux griffes de la police. Elle avait sorti ses atouts calmement, un à un,

la grande solitude dans laquelle elle vivait, la difficulté à élever un enfant seule, surtout un garçon, l'absence du père. Elle avait tout dit, tout raconté, tout sublimé, tout inventé.

Dehors, alors qu'elle était encore en larmes, elle s'était tournée vers Thomas et lui avait administré sa première gifle. L'adolescent, vexé, s'était réfugié dans le silence.

— Si tu refais ça, je te tue !

Et comme elle changeait de direction :

— Où on va ? questionna l'adolescent.

— Acheter une mobylette.

— Monsieur ! Monsieur !

Un homme en uniforme arracha Thomas à son adolescence :

— Le commissaire Bompard va vous recevoir.